Incendies

Une nouvelle de **Jean Gagliardi**

Illustration de couverture : **Archan Nair** - www.archannair.com

Cette nouvelle a été composée avec un fond musical qui porte le narrateur au travers de son histoire, et dont l'écoute favorisera la lecture, la pénétration de son esprit :

Ouverture : *Symphony of Sorrowful songs, 2nd mouvement* de **Henryk Górecki**

https://www.youtube.com/watch?v=g5fg8-VWNo0

- *Memorial*, de **Mychael Nyman** :

https://www.youtube.com/watch?v=L7oQmvLqB8Q

- *Bullet with butterfly wings*, des **Smashin Pumpkins** :

https://www.youtube.com/watch?v=8-r-V0uK4u0

- *Symphonie n°9 « du nouveau monde »*, de **Dvorak**

https://www.youtube.com/watch?v=OV0KkYUa6iA

- *The Roof is on fire (Fire Water Burn)*, de **Bloodhound Gang**

https://www.youtube.com/watch?v=Adgx9wt63NY

- *Light my fire*, de **The Doors**

https://www.youtube.com/watch?v=cq8k-ZbsXDI

Clôture : *Cold song*, de **Purcell**, dans la version de **Klaus Nomi** :

https://www.youtube.com/watch?v=TnkVgKzKPt8

Vous pouvez retrouver l'ensemble de ces musiques dans la liste de lecture **Incendies** :

https://www.youtube.com/playlist?list=PL6UazMI7GNRcOP2o5E12idGafoszMBn8V

Un grand merci à tous ces artistes qui ont involontairement nourri mon inspiration.

© Jean Gagliardi, décembre 2023.
Auto-publication numérique hors de l'espace marchand.

Un jour, nous aurons maîtrisé les vagues, les marées et la pesanteur, nous exploiterons l'énergie de l'amour. Alors, pour la seconde fois dans l'histoire du monde, l'homme aura découvert le feu.

Pierre Teilhard de Chardin

C'est ce grand benêt de Niels qui m'a prévenu par un de ces sms idiot dont il avait le secret. Il avait écrit simplement « elle l'a fait ! » en y adjoignant une émoticône de flamme et un lien vers une vidéo stockée dans le cloud. J'ai suivi machinalement le lien et j'ai vu des images confuses, tournées par un téléphone tremblotant sans doute de froid. On y voyait la place du Parlement de nuit, vaguement éclairée par les lampadaires qui l'entourent et les guirlandes de Noël accrochées aux façades. Un petit groupe de personnes discutait avec animation. On entendait des exclamations, des affirmations indistinctes et des négations un peu véhémentes. Le brouhaha un peu excité se calmait tout à coup, pour basculer dans un silence qui semblait presque inquiétant, quand une forme sombre se détachait du groupe pour s'avancer vers les grilles qui protègent l'auguste bâtiment. Elle s'immobilisait quelques instants avant de faire un geste étrange : elle levait une main vers le ciel et la secouait. On distinguait vaguement qu'il en coulait une eau noire qui ruisselait sur l'épaule et la tête qui se dessinaient dans l'ombre, avant de se répandre sur le sol. Il y avait quelque chose au bout de ce bras, de cette main. J'ai mis du temps à distinguer que c'était un bidon. Une fille a crié « non, Greta, non ! » d'une voix déchirante qui m'a tordu le cœur, mais je ne comprenais pas encore ce que j'étais en train de regarder. La silhouette obscure a eu alors un geste rageur du bras, comme si elle intimait le silence à ce cri en envoyant promener le bidon qui a roulé à ses pieds. Puis elle a semblé se recueillir deux secondes avant qu'une lueur dansante ne brille soudainement devant elle. Elle l'a levée vers les étoiles, comme en offrande muette, et elle l'a ramenée vers sa tête avant de s'embraser. Une grande flamme est montée vers le ciel. Elle a titubé et s'est tordue sur le sol. Le téléphone qui filmait a alors tressauté, sans doute bousculé par quelques personnes qui se précipitaient, et j'ai entendu la voix de Niels dire « oh my God ! ». Ensuite, cela a été le chaos.

La caméra, après qu'elle ait fixé le sol une dizaine de secondes, a continué à filmer de longues minutes, tentant de se rapprocher mais une petite foule entourait déjà le sujet de son obscène curiosité. Ce n'était plus qu'affolement, voix excitées, interjections et jurons, et bientôt sirènes d'ambulance et de police, portières qui claquaient, course et précipitation. Une forte voix d'homme a interrogé : « Mais qu'est-ce qui se passe ? Qui est-ce ? » et une voix de fille, je pense que c'était Clara, a répondu dans un cri mêlé de larmes : « C'est Greta Thunder, vous comprenez ! Greta... » Et c'est à ce moment-là, à ce moment seulement, que j'ai compris. Greta, ma grande amie Greta, venait de s'immoler par le feu devant l'Assemblée du Peuple endormi. Elle espérait ainsi le réveiller. Vous connaissez la suite, tous les journaux en ont parlé et les réseaux sociaux se sont à leur tour enflammés, si je peux oser cette métaphore éculée. Greta a été transportée à l'hôpital où elle a succombé le lendemain dans l'après-midi à des brûlures au troisième degré sans reprendre connaissance, tandis qu'un cordon de policiers protégeait le complexe hospitalier d'une foule énorme, chavirée par

l'émotion. Un photographe de ce torchon qui l'insultait encore la veille avait trouvé le moyen de prendre à sa sortie de l'ambulance quelques clichés de son beau visage désormais sans sourcils, sans cheveux, comme à moitié fondu. Ces images du « dernier coup de tonnerre de Greta Thunder » ont fait le tour du monde en même temps que se répandait sa revendication vidéo qu'elle avait postée sur le site de notre mouvement Youth4Earth quelques secondes avant de passer à l'acte. Il en circulait désormais des milliers de copies sous-titrées en toutes les langues du monde, accompagnées de toutes sortes de commentaires, souvent affligés...

Je l'ai regardée dans un état de sidération avancé. Toute droite devant la caméra qu'elle regardait avec un regard farouche, enveloppée dans ce châle vert liseré de noir que je lui avais offert l'année dernière pour ses dix-sept ans, elle disait sacrifier sa vie dans un geste symbolique pour que les adultes comprennent enfin qu'ils n'offraient aucun avenir à notre jeunesse, que le monde qu'ils nous dessinaient dans leur inconscience criminelle ne valait pas la peine d'être vécu. J'ai été saisi d'entendre en arrière-plan de ses paroles un morceau de musique que je lui avais fait découvrir, que je chérissais particulièrement. Il s'agissait de *Mémorial*, une pièce que Mychael Nyman avait composé en hommage aux victimes du Heysel. Je pouvais entendre là tout un message à propos de la folie humaine. Mon attention est revenue à elle. Dans une longue litanie, elle rappelait avec des yeux fixes tout ce qui lui tenait à cœur à propos du réchauffement climatique, de la pollution galopante et de la biodiversité en voie d'effondrement, des ravages de l'exploitation minière, de l'esclavage de peuples entiers, des guerres et des ventes d'armes. Elle a conclu en disant qu'elle ne voulait pas de ce monde là, qu'elle préférait le déserter. Ses mots frappaient, secs et durs, comme des balles lancées à la face des dirigeants, mais aussi des parents de tous ces jeunes qui se reconnaissaient en elle, des simples citoyens qui croyaient en être quitte parce qu'ils posaient leur petit bulletin de vote dans l'urne tous les cinq ans, de monsieur et madame tout-le-monde au visage de qui elle crachait son désespoir. Enfin, vers la fin de son allocution, elle s'est adoucie et elle a dit espérer que son geste réveillerait les consciences, que c'était tout ce qu'elle pouvait faire désormais. Elle a ajouté qu'elle était consciente que sa médiatisation lui donnerait un retentissement que n'avait pas le même passage à l'acte quand il était commis par un adolescent anonyme, et qu'elle pensait que cela relevait de sa responsabilité d'user de sa célébrité pour faire passer un message que toute sa génération voulait faire entendre. Elle a demandé à ses parents, à sa petite sœur et à son chien Jolly de lui pardonner. Elle a dit penser à ses amis, nombreuses et nombreux, et qu'elle allait regretter les bons moments passés avec nous. Elle a terminé avec une larme au coin de l'œil en disant « je vous aime ». J'ai arrêté la vidéo sur cette image où l'on pouvait voir se dessiner un sourire, peut-être même l'esquisse d'un baiser, sur ses lèvres. Dans ses yeux, il y avait un intense désir de vivre, me suis-je dit. Et j'ai enfin pleuré.

Je me suis abîmé dans un océan de larmes avec un long hululement. Longtemps.

Je comprenais son désespoir. C'était le mien. Elle l'avait jeté à la face du monde en prenant la parole au nom des mouvements de jeunes comme Youth4Earth à l'Assemblée des Nations Unies, où elle avait dit carrément ce que nous étions nombreux à penser : « vous vous foutez de nous ! ». Cela avait fait les gros titres des journaux. Les intellectuels s'étaient grattés la tête : cette jeune fille représentait la jeunesse de notre monde, et elle n'avait pas sa langue dans sa poche. Elle s'exprimait bien. On avait discuté dans les cénacles de ce qu'il

fallait entendre dans ce cri. Et puis certains avaient ri, s'étaient moqué de l'adolescente tremblante de rage qui osait interpeller ses respectables aînés – mais que faisaient donc ses parents ? D'aucuns avaient osé dire qu'elle méritait une bonne correction, et que si c'était leur fille, ils l'obligeraient à retourner à l'école plutôt que de vouloir se mêler des affaires du monde. Que dire, que penser devant une telle morgue ? Tant de mépris nous glaçait le cœur. Nous passions probablement trop de temps à nous tenir informés de l'étendue du désastre qui n'allait que croissant, accélérant. C'était tout ce que nous pouvions faire, et nous sentions que n'avions pas le droit de détourner le regard. Nos yeux saignaient devant nos écrans. Je sentais dans ma nuit de larmes brûlantes que tout se mélangeait dans mon esprit : l'amour que je portais à Greta, le désespoir dans lequel nous nous rejoignions et qui me faisait vomir le monde dans lequel nous vivions. Non, dans lequel je vivais, seul désormais, car elle ne vivait plus : elle m'avait laissé, abandonné, dans ce monde terrifiant...

Je me remémorais comment nous contemplions les rivières agonisantes, les glaciers en train de fondre, les océans et les plages couverts d'ordures, les villes en train d'étouffer dans une pollution de plus en plus meurtrière. Nous énumérions les espèces en train de disparaître dans la plus massive extinction depuis la disparition des dinosaures. Nous voyions se rétrécir comme peau de chagrin les zones de vie sauvage : tout, jusqu'à la moindre goutte de sang, devait être exploité pour en tirer profit. Nous pleurions toutes les larmes de notre corps en voyant des images de l'esclavage dans lequel étaient réduites des populations entières pour extraire de précieux minerais qui permettaient de fabriquer des téléphones, des ordinateurs ou des voitures électriques… au prix de nombreuses vies humaines. Nous voyions des enfants survivre sur des tas d'ordure où ils triaient les déchets des riches pour trouver à manger. L'inconscience des foules qui se pressaient aux portes des magasins, par exemple un jour de soldes ou quand sortait un nouveau gadget électronique, nous révoltait. Tous ces gens ne pouvaient-ils comprendre qu'en surconsommant 3 planètes sur le dos de notre petite Terre, ils étaient comme des lemmings se précipitant dans l'océan pour célébrer la gloire du capitalisme ? Un immense effort d'éducation nous semblait nécessaire pour établir un autre rapport à l'environnement, à cette nature qui nous nourrissait et dont, quoiqu'en disent les philosophes, nous n'étions jamais vraiment sortis. Nous ne défendions pas la nature, nous étions la nature qui se défend, qui hurle, qui a envie de mordre. Au lieu de ce sursaut de conscience que seule l'éducation pouvait favoriser, tout l'argent et les efforts nous semblaient investis dans une fuite en avant dont le pinacle était d'espérer que la technologie règle les problèmes que notre système techno-industriel avait créé. Nous frémissions d'angoisse devant l'émergence d'une société de surveillance globale où nos moindres gestes, et même nos pensées, étaient scrutés par des ordinateurs. L'humain était partout asservi par des logiques froides qui, sous couvert de rationalité gestionnaire, le soumettait à des principes de rentabilité économique et financière. Nous étions horrifiés devant le fait que l'on pouvait prétendre caricaturer l'intelligence de la vie et des humains dans des systèmes dits d'Intelligence Artificielle. Quelle affreuse ironie ! La vie des vivants que nous étions serait bientôt remplacée par des robots qui ne se rebelleraient pas, eux, et qui ne souffriraient pas de la chaleur étouffante qui allait oblitérer notre avenir...

La seule religion qui triomphait sur notre planète célébrait le pouvoir, que ce soit celui des tyrans ou de la Bourse, pouvoirs aussi meurtriers les uns que les autres. Même la spiritualité était l'occasion d'un *sacred business* qui réduisait les plus nobles aspirations à des objectifs

mercantiles. Le développement personnel dont la génération de nos parents étaient éprise nous semblait le plus souvent relever de la boursouflure de l'égo méditatif. Nous n'avions aucun espoir dans la démocratie, cette mascarade dont le peuple était la dupe consentante. Le maître mot pour comprendre notre monde nous semblait être « corruption », et encore ce terme était-il faible : peut-être fallait-il parler plutôt de « décomposition », de « pourriture ». Nous nous inquiétions de voir des hordes ouvertement fascistes prospérer sur ce terreau délétère, alimentant des réflexes primaires de repli nationaliste et des fantasmes autoritaires biberonnés à l'espoir toxique en un chef sauveur. Nous étions convaincus que c'était en réalité les mafias qui dominaient le monde, que ce soient celles qui contrôlaient le marché florissant des drogues, de la pornographie et de la prostitution, ou celles qui avaient une façade respectable comme les banques et leurs consorts financiers, sans qu'il n'y ait vraiment de cloison entre l'argent sale et le prétendu propre, dûment passé à la lessiveuse. Nous assistions impuissants au show des décideurs qui occupaient le devant de la scène médiatique dans les grandes messes écologiques qui annonçaient des décisions jamais suivies d'effets, et qui ménageaient de toutes façons les principaux pollueurs, les industries du pétrole, de la chimie, de l'automobile, etc. Nous les entendions se vanter de points de croissance économique qui signifiaient la mort d'innombrables animaux et humains, et qui se traduiraient en degrés de réchauffement catastrophique. Cela faisait longtemps que l'objectif des 1,5°C apparaissait comme une blague juste bonne à amuser la galerie, et la question était de savoir si nous connaîtrions de notre vivant 4°C, 6°C ou 8°C de réchauffement global. Greta penchait pour l'étuve à 8°C en ajoutant, cynique, que les riches s'en tireraient avec des climatiseurs dans des cités protégées par des drones autonomes et pilotées par des I.A contrôlant tout. Ces privilégiés n'auraient plus besoin du reste de l'humanité qui pourrait crever la gueule ouverte, et pour ceux qui ne mourraient pas d'insolation, de soif ou de faim, il resterait la possibilité de s'entre-tuer car s'il y avait un business qui semblait ne pas pouvoir être mis en péril, c'était bien celui de la vente d'armes. La guerre, toujours la guerre ! J'en savais quelque chose, moi qui me réveillait encore parfois la nuit, tremblant d'entendre dans un cauchemar le fracas des bombes qui effaçaient des immeubles entiers. Au fond de mon âme, il y avait Alep bombardée et des enfants hurlant de terreur. Mais jamais, pour ma part, jamais je n'ai pensé que cela justifiait le suicide. Au contraire.

Je désespérais de voir nombre de nos amis se donner lentement la mort en se droguant, pour certains en fumant des substances qui leur rendaient supportable le monde dans lequel nous vivions, et d'autres en s'injectant directement du poison dans les veines. Et ils étaient nombreux. Pour notre part, nous étions drogués à l'activisme, à l'imagination qui nous enflammait, à l'action. Mais le plus terrible, le plus difficile peut-être finalement, était ce sentiment de crier dans le désert qui nous étreignait. Même chez les jeunes, dans les écoles et les lieux de vie où se fomentait le futur, nos interrogations et surtout nos indignations rencontraient peu d'écho. Ou alors elles se traduisaient par une apathie généralisée, une fuite hors du monde dans des univers virtuels ou des séries télévisées, un défaitisme qui confinait au nihilisme absolu. Il n'y avait plus d'espoir. Greta en faisait un sujet d'humour noir : notre monde était malade, d'une tumeur au cerveau inopérable, et les métastases touchaient tous les organes vitaux. Le sens de la communauté, du bien commun, et de la relation avec la totalité du vivant, et pour commencer avec l'ensemble de l'humanité, était perdu, naufragé. Et cela nous détruisait plus sûrement encore qu'une guerre atomique ou un virus létal en liberté. Mais au lieu de chercher à revenir à un mode de vie sain pour limiter les

dégâts, sauver ce qui pouvait être encore sauvé, le malade s'empiffrait de tout ce qui était en train de le tuer. Au fond, c'était toute l'humanité qui était en train de se suicider inconsciemment, encore que quelques-uns l'y aidaient sciemment selon moi. Greta n'avait fait qu'y mettre de la conscience, la conscience qui manquait à la plupart d'entre nous.

Greta et moi avions souvent parlé du suicide. Je n'aurais jamais cru qu'elle irait jusque-là cependant, même si elle disait son admiration pour les bonzes tibétains qui s'immolaient par le feu pour protester contre la dictature chinoise. Il lui arrivait de parler de l'impact du geste de Thích Quảng Đức, ce moine vietnamien qui avait attiré l'attention sur les horreurs perpétrées au Vietnam en se sacrifiant ainsi. Quelques jours auparavant encore, nous discutions de l'impasse dans laquelle semblaient être tous les mouvements visant à un réveil écologique. Greta était absolument non-violente. Elle n'acceptait pas même que l'on puisse lancer une pierre à un policier. Tout ce qui pouvait faire du mal à un être vivant lui était insupportable. Je n'étais pas d'accord. Je prônais des méthodes radicales. Je prenais l'exemple de l'Intifada dans les Territoires Occupés en Palestine – il fallait bien que les jeunes résistants lancent des pierres aux soldats pour créer un rapport de force. Elle haussait les épaules en demandant « et cela a fait avancer les choses ? ». J'évoquais aussi la lutte pour la démocratie dans mon pays d'origine. La seule chose qui avait manqué faire vaciller le dictateur était le fait que les gens avaient pris les armes. « On voit bien où cela vous a mené... », m'avait-t-elle répondu tristement encore une fois. Ce n'est que parce que nous n'avons pas eu assez d'armes, lui avais-je encore rétorqué, et que les Occidentaux s'étaient montrés lâches, comme d'habitude, au lieu de nous aider. Nous avions l'habitude de ce débat et aucun de nous ne cherchait à convaincre l'autre. Parfois, elle s'emportait devant un groupe de militants en disant qu'il allait falloir trouver des moyens d'ébranler l'ordre du monde. Elle imaginait une grève de la faim généralisée, ou une gigantesque manifestation de la jeunesse à poil dans toutes les capitales du monde. L'idée me plaisait bien, d'autant que l'idée de voir Greta toute nue ne me laissait pas indifférent. Cet idiot de Niels, qui aimait jouer au photographe, applaudissait en disant qu'il ferait un reportage que l'on n'oublierait pas. En privé, elle disait qu'elle ne voyait pas d'autre issue que le refus total de ce monde, de l'Empire. Un de ses auteurs de science-fiction préféré expliquait que l'Empire n'a jamais pris fin depuis l'an 70, quand les légions romaines avaient rasé Jérusalem et détruit le Temple. Mais je ne pouvais croire alors qu'elle songeait à suivre l'exemple de ces moines qu'elle admirait tant. Nous jouions avec des idées. C'était peut-être parce qu'elle se sentait seule, après s'être séparée encore une fois de Niels, qu'elle a franchi le pas.

La sonnerie de mon téléphone m'a tiré de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais tombé, roulé en boule sur mon lit. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé ainsi dans le noir, prostré. Je n'ai pas répondu au premier appel mais l'appareil a insisté pour me ramener au monde. C'était Leïla, ma petite sœur, qui s'inquiétait pour moi :

- Sayed, tu vas bien ? J'ai appris…

J'ai crâné un peu, dans le genre grand frère invulnérable :

- Oui ma puce, t'inquiètes !…

Elle m’a replacé direct :

- Arrête tes conneries, Sayed, tu es où ?

- A la maison, dans ma chambre...

J’ai entendu un soupir de soulagement avant qu’elle ne demande encore :

- Tu as vu les news ?

Non, j’avais décroché. Elle m’a juste dit : « regarde ! ».

C’était une déferlante. Moins d’une heure après que la direction de l’hôpital ait annoncé le décès de Greta, des milliers de jeunes avaient, partout dans le monde, suivi son exemple. Certains s’étaient jetés par la fenêtre du 3ème étage de leur Lycée, d’autres avaient sauté devant la rame de métro qui entrait dans la station où ils venaient d’apprendre la nouvelle, d’autres s’étaient précipités sous les roues d’un autobus. L’un d’eux, à Paris, avait foncé en mobylette d’une façon spectaculaire dans la vitrine d’une banque. Et le mouvement ne faisait que s’amplifier. Une jeune fille, interrogée dans la rue par une journaliste, expliquait calmement que Greta avait donné l’exemple, et que le monde actuel ne méritait pas sa jeunesse. C’était énorme. J’ai suivi sur Internet ce qui se passait pendant une heure ou deux puis je suis sorti de ma chambre. Sur l’écran de la télé, qui était allumée chez moi du matin au soir même si personne ne la regardait, la première ministre se tordait les mains en demandant aux jeunes de ne pas commettre l’irréparable, et en enjoignant aux parents de veiller sur leurs enfants. Nous devions apprendre quelques heures plus tard que son fils de quinze ans et sa fille de douze ans s’étaient donnés la mort en absorbant des médicaments, non sans avoir laissé un mot disant leur honte de ce que leur mère collaborait avec le Système. Pour une fois, même ses opposants les plus violents avaient eu la décence de ne pas chercher à exploiter son chagrin. Il faut dire qu’ils étaient très occupés eux-mêmes à essayer de sauver leur progéniture de la psychose suicidaire qui, selon les mots d’un expert convoqué d’urgence au Journal Télévisé, s’était emparée du monde. Les chiffres étaient effarant : cinq heures après que Greta ait rendu son dernier souffle, près de 80.000 jeunes l’avaient suivi dans la mort. Et l’on n’avait pas les données de la Russie, de la Chine, ni de la plupart des pays africains et arabes…

Je suis sorti dans la rue. La nuit était tombée. Je n’avais personne avec qui parler de tout cela. Mes parents se souciaient comme d’une guigne de ce que je puisse penser à sauter par la fenêtre. Mon père purgeait une longue peine de prison pour avoir trafiqué quelques voitures volées en vue de les revendre en Turquie. Ma mère avait trop à faire pour trouver les moyens de nous aider à survivre pour se préoccuper de mes états d’âme. Leïla avait quatorze ans, et je n’allais pas l’embêter avec le trou noir qui venait de s’ouvrir dans mon cœur. Ce dernier s’est serré cependant quand j’ai pensé à elle : pourvu qu’elle ne fasse pas de bêtise, elle aussi ! Nous n’avions pas survécu aux barils de bombe jetés sur les immeubles à Alep, notre ville natale, pour sacrifier nos vies au capitalisme. Je l’ai appelée. Elle a décroché tout de suite. Elle était contente de m’entendre. Non, elle ne pensait pas à poser « le » geste. Elle voulait être médecin, Leïla, et elle travaillait fort pour y parvenir. Je ne

ratais pas une occasion de lui dire que j'étais fier d'elle, et que si papa était là, il serait encore plus fier que moi. Elle aussi avait besoin d'être rassurée quant à mes intentions. Elle savait que j'étais amoureux de Greta, et elle me taquinait parfois avec ça. Je ne lui ai pas caché que j'avais plutôt envie d'aller casser la figure à cet imbécile de Niels, qui avait sans doute tenu la caméra avec laquelle elle avait enregistré sa revendication. Il aurait dû me prévenir. J'aurais su trouver les mots pour l'arrêter. J'ai laissé éclater ma colère. Leïla, qui est une sage, m'a dit que c'était justement parce que j'aurais su trouver les mots, ou les gestes, que Greta avait sans doute interdit à Niels, ou à qui que ce soit qui avait été au courant de son projet, de m'en parler. Cela m'a calmé. J'ai pleuré longuement avec ma petite sœur chérie au téléphone en déambulant dans les rues de la ville. Les passants que je croisais me regardaient bizarrement, avec un mélange de crainte et de commisération. J'avais à peine refermé mon téléphone qu'une vieille dame habillée de noir de la tête aux pieds m'a pris par le bras alors que j'allais traverser une rue au pas de course, et m'a dit :

- C'est terrible, ce qui vous arrive, jeune homme. Terrible…

Je l'ai regardée, les yeux encore pleins de larmes. Je ne pouvais pas lui dire à quel point c'était terrible pour moi alors j'ai hoché la tête avec un pauvre sourire pour la remercier. Elle s'est accrochée à mon bras et nous avons traversé la rue ensemble, à pas lents, en silence. J'étais ému par sa présence frêle à mes côtés. Je me suis demandé qui soutenait l'autre. Elle aurait pu être ma grand-mère. Avant de lâcher mon bras, elle m'a simplement dit en me regardant avec intensité :

- Vivez, jeune homme ! Vivez !..

J'étais d'accord pour vivre. Je bouillais, je ne savais pas trop de quoi. Je me suis arrêté et j'ai regardé les chiffres sur mon téléphone. Nous en étions à 140.000 morts recensés en Europe et aux États-Unis. Une députée des Verts, qui répondait à une interview en portant sa fille de quatre ans dans ses bras, avait pris à parti le gouvernement en demandant la mise à l'arrêt immédiat de toute l'économie comme nous l'avions fait au temps de l'épidémie. « Si nous étions capables d'arrêter la machine parce que vous aviez peur d'un petit virus, que ne ferions-nous pas pour montrer à nos jeunes que nous sommes prêts à tout pour qu'ils vivent ?! » Elle s'était faite tancer de tous les côtés, traitée d'irresponsable. Même la direction de son parti la désavouait à demi-mots. Il y avait trop d'intérêts en jeu.

Je suis repassé des larmes à la rage. C'est alors que mon téléphone a sonné de nouveau. C'était Niels. Je n'ai pas répondu. Je ne l'aimais pas. Ce n'était pas seulement que j'en étais jaloux, mais je ne supportais pas sa façon de toujours essayer de se placer sur les photos avec Greta. Il recherchait la lumière des projecteurs, et pour un peu, j'aurais pensé qu'il ne l'aimait pas pour autre chose que sa célébrité. J'aurais voulu qu'il meure avec elle. Ou mieux, qu'elle survive. Mon téléphone a vibré dans ma poche. Il avait laissé un message. J'ai songé à le supprimer sans l'écouter et puis j'ai pensé que Greta m'en aurait voulu alors j'ai pris le temps de prendre connaissance de ce qu'il avait à me dire. Nous étions plutôt en froid et je ne pensais pas qu'il s'épancherait sur mon répondeur, mais sa voix était empreinte d'émotion. Il voulait me dire adieu car il avait décidé de suivre Greta dans sa dernière demeure. Mais auparavant, il voulait s'excuser car il pensait qu'il m'avait mal traité en

essayant de me tenir à distance d'elle. Il pensait désormais qu'elle aurait été plus heureuse avec moi, et peut-être que cela ne se serait pas mal fini comme cela – sa voix se brisait sur ces mots. Il a terminé en disant qu'il fallait que je sache que Greta m'aimait, et que c'était une des raisons pour lesquelles ils n'arrêtaient pas de se séparer. Le message se terminait là. Je suis resté pantois un moment. Puis j'ai essayé de le rappeler. Mon appel tombait dans le vide. J'ai réessayé, encore et encore. Au quatrième appel, une voix féminine a répondu, vibrante au bord de l'hystérie :

- Oui ! Qui êtes-vous ?

- Sayed, un ami de Niels…

- Niels est mort, Sayed. Il a sauté par la fenêtre…

Il habitait au septième étage d'un immeuble au centre-ville. Quand il nous avait invité chez lui pour fêter ses dix-huit ans, j'avais admiré la vue plongeante de son balcon. En dessous, il y avait une rue passante, animée tard le soir car elle était connue pour ses bars et ses prostituées. Il avait dû faire tâche de sang en atterrissant en bas aux milieu des fêtards, s'il y en avait. Il n'avait pas grande chance de se rater. J'ai admiré son courage. Je le prenais pour un lâche et un m'as-tu-vu, mais finalement, il avait révélé ce qu'il avait dans les tripes. Il aimait vraiment Greta, il en était digne. Et moi, alors, était-ce la peur, la lâcheté qui m'empêchaient de la rejoindre au Valhalla, ce paradis des héros nordiques auquel Greta disait croire en riant ? J'avais peur, je pouvais me l'avouer, mais surtout j'avais envie de vivre, et j'avais la rage. Je me suis mis un de mes morceaux de musique préféré sur les oreilles – *Bullet With Butterfly Wings*, des Smashin Pumpkins, sur lequel Greta et moi avions dansé jusqu'à épuisement – et j'ai décoché un coup de pied dans une poubelle en chantant :

Despite all my rage, I am still just a rat in a cage...

C'est un rêve, un rêve étonnant, qui m'a montré la voie. Cette nuit-là, quand je suis rentré chez moi aux petites heures du matin, je me suis assoupi sur mon lit, épuisé, non sans avoir pleuré encore. Dans mon rêve, j'étais couché exactement à l'endroit où je me trouvais endormi dans ma chambre, et un homme étrange se penchait sur moi. Il semblait venir d'un autre temps, tout habillé de lin blanc, avec une barbe fournie et un regard doux. Une lumière tendre l'environnait et m'a enveloppé tandis qu'il m'a murmuré à l'oreille des mots sibyllins, qui se sont gravés dans mon esprit avec ce qui m'a semblé être des lettres d'or brûlant :

« J'ai semé du feu dans le monde et voilà que je le préserve, jusqu'à ce qu'il l'embrase. »

J'ai eu l'impression qu'il m'embrassait ensuite le front, ce qui m'a communiqué une joie indescriptible, comme si une immense vague de paix me traversait et me lavait de toute tristesse, de toute colère. Je me sentais régénéré, remis à neuf. J'aurais juré que je venais de renaître à la vie, et Dieu que j'aimais la vie, me suis-je alors dit. A en mourir... Et je me suis réveillé en sursautant. Il n'y avait personne. J'ai refermé les yeux en espérant me rendormir, revenir dans mon rêve, retrouver cette présence incroyablement lumineuse.

Cependant, mon agitation mentale a rapidement repris le dessus. Je me suis remémoré les événements de la veille. J'ai regardé les nouvelles sur mon téléphone. C'était désormais un tsunami. En un peu plus de vingt-quatre heures après que Greta ait posé son geste, un demi-million de jeunes, c'est-à-dire d'individus de moins de trente ans, s'étaient donnés la mort. Et des moins jeunes les rejoignaient par solidarité. Une histoire tournait en boucle d'un couple d'octogénaires qui s'étaient filmés souriant et disant « au revoir » à ce monde qu'ils aimaient tant avant de sauter enlacés de leur balcon, parce qu'ils voulaient poser un geste d'amour pour la jeunesse du monde. Dans une maison de retraite de la banlieue de Malmö, les pensionnaires s'étaient donnés le mot pour cesser de s'alimenter, et le personnel avait promis de ne pas les forcer. D'autres personnes âgées s'inspiraient de cet exemple ; c'était un autre mouvement qui commençait à faire tâche d'huile. La panique s'emparait de toutes les chancelleries. On parlait de cloîtrer les enfants et les adolescents sous haute surveillance, de fermer toutes les écoles, de suspendre tous les réseaux sociaux et jusqu'à l'Internet. Cela prenait cependant une tout autre tournure par endroit. En Chine, la vague avait traversé la muraille électronique et des informations nous parvenaient, éparses, sur d'immenses mouvements de foule qui précipitaient les gens à l'assaut des bâtiments officiels. Ce qui était une forme de suicide collectif. Mais il y avait aussi des jeunes qui se jetaient par les fenêtres malgré les injonctions des autorités. Celles-ci, comme d'habitude, dénonçaient un complot américain pour affaiblir la grande nation chinoise. En Russie, de jeunes recrues avaient tourné leurs armes contre leurs officiers et se battaient en plusieurs endroits contre des unités de l'armée restées fidèles au dictateur. Mon cœur battait à tout rompre en lisant ces nouvelles. Était-ce le début de l'insurrection que j'espérais tant ? Oh, si ce feu pouvait embraser le monde !...

Quand j'ai détourné mon attention des nouvelles, un message sur Telegram a attiré mon attention. C'était Myriam, la meilleure amie de Greta, qui m'envoyait un petit mot. J'ai souri de soulagement : elle était encore vivante ce matin, elle au moins. Myriam était un peu amoureuse de moi, je le savais, et je la trouvais bien gentille et très jolie avec ses yeux noisettes. J'éprouvais un petit vertige parfois en sa présence et ne pouvait nier que son sourire me troublait, mais il y avait Greta entre nous. C'était à cette dernière qu'allait mon cœur. Et puis comment un arabe comme moi, même si je me sentais bien plus citoyen du monde qu'arabe, pourrait aimer une juive comme elle, issue d'une famille pratiquante. Cela ne nous empêchait pas cependant d'être les meilleurs amis de Greta, et de bien nous apprécier. Elle me demandait comment j'allais. Et elle m'envoyait une photo de la dernière page du journal de Greta, que cette dernière lui avait confié. On y voyait quelques mots écrits de son écriture enfantine, qui m'ont saisi :

Ma décision est prise. Aujourd'hui est un jour sans fin…
Ouverts ce matin les Dialogues avec l'Ange au "hasard", je suis tombée sur ces mots (entretien 4, Gitta) :

G. Que dois-je faire pour devenir « celui qui forme » ?
- BRÛLE !

J'ai été secoué par cette lecture. A nouveau, mes larmes ont coulé, un long moment. Je connaissais la passion de Greta pour ce qu'elle appelait « les synchronicités », un mot scientifique qui m'a toujours écorché les oreilles. Pour moi, c'était les signes de Dieu, mais comme j'avais un peu de mal avec Dieu depuis que mes deux frères aînés sont morts dans un bombardement, je disais simplement « les signes ». Nous en avions discuté encore récemment. Pour elle, qui s'intéressait aussi aux rêves, il y avait une guidance qui nous parvenait par-là : des messages de l'Inconscient, disait-elle. Je répondais à cela qu'il fallait qu'il soit sacrément conscient, son inconscient, pour nous donner des signes comme cela. Elle riait : l'Inconscient était bien plus conscient que nous, et c'était nous qui n'étions pas conscients du Mystère dans lequel nous baignions comme des poissons dans l'eau. J'aimais bien cette image. Je voulais bien que nous soyons des poissons mais je craignais que l'eau ne soit vraiment très polluée avec toutes les marées noires et les déversements chimiques. Elle ne riait plus du tout quand je disais cela. Elle était grave quand elle me disait que son seul espoir pour l'avenir de notre planète, notre avenir, c'était que cette Intelligence qui se manifestait dans les rêves et les synchronicités prenne les choses en main. « Dieu ? » Avais-je osé lui demander. « Ce serait bien... », avait-elle alors répondu. Je ne pouvais que me taire devant cela. Et comme elle essayait encore une fois de m'expliquer les synchronicités selon Carl Jung, son pape, un psychiatre suisse mort depuis longtemps, je l'avais fait s'esclaffer en rétorquant : « Pour moi, ce sont des symphonicités ! L'univers est une grande symphonie... » Elle me savait plus mélomane que philosophe. Nous étions tombés d'accord pour écouter la *symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak qu'elle aimait particulièrement, ce qui avait mis fin à cette discussion. Mais je ne pouvais donc pas douter que, si elle avait déjà décidé de s'immoler par le feu, ce « brûle ! » lancé par un Ange au travers d'un livre ouvert comme un oracle avait confirmé sa décision…

Et ces mots résonnaient étrangement avec mon propre rêve. Était-ce un Ange qui m'avait visité pendant la nuit ? Intuitivement, je savais que non. C'était plus qu'un Ange. Et en même temps, c'était bien un homme. J'avais senti sa proximité. Ma décision à moi aussi était prise. Ma nuit serait une nuit sans fin. Il me restait à imaginer comment j'allais pouvoir mener à bien le projet qui germait dans mon esprit. J'ai réfléchi un moment, et puis un nom m'est venu comme une évidence : Aziz. Mon oncle Aziz, le frère de ma mère.

C'était un homme doux, un soufi. Il avait refusé de se battre quand la révolution avait éclaté dans notre pays, disant que nous tombions dans le piège que nous tendait le gouvernement en prenant les armes, que cela nous mènerait en enfer. Beaucoup lui donnaient raison maintenant. Il avait passé du temps en prison à Damas car il refusait d'être enrôlé dans leur armée. Il avait été torturé, il en portait encore les marques, comme de longues zébrures marquées au fer rouge sur son dos, mais on disait qu'il n'avait jamais cessé d'invoquer les Noms de Dieu et que cela avait découragé ses tortionnaires. On disait aussi qu'il n'avait jamais maudit ces derniers mais leur avait promis de prier pour le salut de leurs âmes si noircies par leurs actes, arrachant des larmes à quelques-uns d'entre eux. Bref, on n'était pas loin de le considérer comme un saint, ce qui le faisait beaucoup rire. Et comme pour démentir ces prétentions à entretenir des odeurs de sainteté dans notre famille, il fumait du haschich sans aucune modération. « Allah est dans la fumée, disait-il, comme dans toutes choses ». Ma mère disait que c'était la seule chose qui lui permettait de tenir à distance la douleur que lui causait la mort d'Aïcha, son épouse, qui avait été violée et

assassinée par les moukhabarat. Il avait des raisons de penser qu'un de ses voisins faisait partie du groupe d'hommes masqués qui avaient fait irruption chez eux ce jour-là, et s'étaient vengés de ne pas le trouver. Il avait eu envie de le tuer. Il avait préféré l'exil. Et désormais, il travaillait comme gardien de nuit dans un grand entrepôt d'automobiles à la sortie de la ville. Il y avait là toutes sortes de voitures de luxe, des S.U.V et des voitures électriques dernier cri. Le comble de l'indécence, de la pollution, du capitalisme. Il me fallait agir vite. J'allais lui rendre visite le soir même.

J'ai commencé à lister ce dont j'avais besoin. J'ai été bientôt interrompu dans ma préparation par Leïla qui a frappé à ma porte pour parler un peu avec moi. Elle a été intriguée par mon sac de sport jeté en travers de mon lit, dans lequel j'avais commencé à placer quelques affaires. Je lui ai dit que je songeais à me mettre au vert quelques jours pour prendre du recul avec tout ce qui s'était passé. Elle a hoché la tête, comme si elle ne me croyait qu'à moitié mais n'avait pas posé plus de questions. Nous avons parlé un moment. Elle était désolée d'entendre que les écoles allaient fermer pour une durée indéterminée car elle aimait y retrouver ses copines, pour la plupart confinées chez elles par des parents complètement flippés. Dans sa classe, un garçon et une fille s'étaient suicidés dans un pacte de mort – on avait trouvés leurs corps nus et enlacés, avec des seringues, du Fentanyl. Un groupe de jeunes étaient montés sur le toit et avaient hurlé leur rage pendant plusieurs heures avant d'accepter d'en redescendre. Les professeurs réunis en assemblée générale avaient décrété qu'ils ne travailleraient plus jusqu'à nouvel ordre car ils avaient besoin eux aussi de s'interroger sur le sens de leur travail dans un monde qui ne pouvait offrir aucun avenir viable à sa jeunesse. Les collégiens les avaient applaudi. Leïla avait fermé la porte derrière elle pour me dire en chuchotant qu'elle était surtout bien ennuyée de ne pas pouvoir voir Hans, son petit copain. C'était un secret d'État bien gardé entre nous ça, qu'elle ait un petit copain, car autant ma mère se fichait bien de ce que je pouvais faire, et de qui je fréquentais, autant elle s'inquiétait pour la vertu de sa fille. Si elle avait su que cette dernière n'était plus vierge ! Cela aurait été bien pire que si la Russie déclenchait une guerre atomique. Nous en riions. Leïla restait en contact avec Hans par des appels WhatsApp, mais qu'allait-elle devenir s'ils coupaient l'Internet ? Elle avait décidé de mettre à profit ces jours d'inactivité pour étudier la physique quantique avec les cours mis en ligne par les universités américaines, comme cela elle perfectionnerait aussi son anglais. J'admirais ma sœur. Ce sont les femmes qui font avancer les peuples arabes, c'est bien connu de ces derniers. Nous avons papoté pendant une heure avant qu'elle ne prenne un appel de Hans et s'esquive en rougissant, m'envoyant un baiser du bout des doigts.

J'ai terminé ma préparation. Ce n'était pas très compliqué. Le plus difficile serait de mettre la main sur du carburant mais je savais où m'en procurer à la nuit tombée, en siphonnant quelques voitures. J'avais encore du temps devant moi car Aziz ne commençait son travail que vers 20 heures. J'ai pris le temps d'enregistrer une vidéo dans laquelle j'exposais mon idée, puis j'ai remplacé le fond vert que j'avais utilisé pour me filmer par un décor de mon cru. J'ai mixé avec des flammes qui dansaient, et en fond sonore, la musique de Bloodhound gang – *The roof is on fire* – qui était bien adaptée à mon propos. Son refrain surtout. « *Burn, mother fucker, burn !* » J'étais assez fier de moi. Cela faisait assez longtemps que je travaillais avec Greta à la comm de Youth4Earth pour connaître les ficelles d'un message efficace. J'ai uploadé ma vidéo dans le cloud et j'ai préparé une liste d'adresses pour un

envoi que je déclencherai d'un clic sur mon téléphone. Tout était prêt ou à peu près. J'ai préparé une thermos de thé, avec du lait et vingt-cinq grammes de haschich – toute ma réserve – dilués dans celui-ci. J'ai regardé à nouveau les nouvelles. Les gouvernements européens avaient décidé d'un commun accord de ne plus donner de chiffres sur le nombre de victimes de l'épidémie suicidaire car ils pensaient que le phénomène de masse s'auto-alimentait par les médias. Sur les réseaux sociaux, la rumeur affirmait que l'on avait dépassé le million de morts dans l'après-midi.

Sacré Greta, tu savais que tu foutrais le bordel, mais à ce point ? Tu aurais sans doute été horrifiée d'entendre que l'on t'attribuait désormais près d'un million de décès. Il y avait des voix qui s'élevaient cependant dans les mouvements de jeunes pour dire qu'il fallait changer le monde, pas le déserter. Youth4Earth avait pris officiellement position pour dire que Greta voulait que nous vivions. Je n'avais plus envie de pleurer. Je brûlais.

En fin d'après-midi, j'ai mangé un morceau avec Leïla. Il valait mieux que j'ai le ventre plein pour mener mon projet à bien. Notre mère est rentrée de sa longue journée de ménages, et je l'ai embrassée longuement au moment de me préparer à sortir. Un peu trop longuement peut-être car elle m'a regardé bizarrement, mais elle n'a rien dit. On ne questionne pas les hommes dans notre famille, et j'étais un homme à ses yeux. Ma sœur me regardait un peu fixement. Je savais qu'elle se doutait de quelque chose et j'ai pris un air léger en disant « je vais aller me promener. » J'ai ajouté « j'irai peut-être voir l'oncle Aziz » et ma mère m'a dit de l'embrasser pour elle. J'avais planqué mon sac dans la salle aux poubelles, ce qui m'a permis de sortir les mains dans les poches. Je suis allé siphonner quelques litres d'essence que j'ai répartis dans des bouteilles en plastique. Puis j'ai appelé Aziz et lui ai demandé si je pouvais passer le voir. Il n'a pas eu l'air surpris et m'a dit qu'il m'attendait avec plaisir. J'ai marché dans la ville pour rejoindre l'entrepôt où il travaillait. J'avais toujours cette impression que les passants me regardaient bizarrement. Cependant, leur expression me donnait à penser qu'ils étaient contents de voir un jeune marcher dans la rue, vivant et semblant aller de l'avant dans sa vie. A un moment, une voiture de police a ralenti à ma hauteur et mon cœur s'est mis à battre la chamade. S'ils me contrôlaient maintenant, j'étais foutu. J'ai souri en les regardant, en ralentissant un peu mon pas pour montrer que je n'avais pas l'intention de m'enfuir. Mais après m'avoir longuement dévisagé, la policière au volant m'a fait un petit signe de la main avant d'accélérer – ils avaient sans doute des consignes : « les jeunes sont une espèce en voie de disparition, ménagez-les un peu. » J'ai respiré profondément. Plus rien ne m'arrêterait.

Pour entrer dans l'entrepôt où travaillait Aziz, il fallait montrer patte blanche. C'est-à-dire qu'il fallait des codes. Je connaissais le premier d'entre eux, qui me permettait d'accéder à un hall sécurisé. J'arborais un air détaché avec mon sac de sport sur l'épaule : « souriez, vous êtes filmés ». De toute façon, ils ne seraient pas longs à m'identifier. J'ai appelé le tonton qui est venu m'ouvrir et me faire franchir les deux autres portes ainsi que le long couloir qui conduisait à la salle de contrôle d'où il surveillait l'ensemble de l'édifice avec quarante écrans devant lui. En réalité, Aziz passait le plus clair de son temps à lire, en particulier de la poésie qu'il apprenait par cœur et déclamait à haute voix. Il en riait : il était seul, personne ne le prendrait pour un fou s'il chantait du Rûmi toute la nuit. Jusqu'à l'année précédente, il y avait toujours deux gardiens pour assurer la sécurité, mais économies de

gestion oblige, ils avaient réduit le personnel à un individu pour la nuit entière. Cela m'arrangeait bien car je ne sais pas comment j'aurais pu neutraliser le second gardien. Bien sûr, ils avaient gardé Aziz car il se contentait du salaire minimum en remerciant toujours le patron, avec des bénédictions pour lui et sa famille. Après les embrassades dans le hall et qu'il m'ait demandé comment j'allais, à quoi j'avais répondu laconiquement que j'allais bien, Aziz m'avait conduit en silence jusqu'à son antre. Ce n'est qu'après avoir refermé la porte derrière nous qu'il s'était tourné vers moi avec un sourire en demandant :

- Alors, Sayed Abd Al-Malik, fils de ma sœur, qu'est-ce qui me vaut ta visite ?

Je n'ai pas caché mon jeu. Je savais comment lui parler :

- Je suis troublé, mon oncle. La femme que j'aimais…

Il s'est assis dans son grand fauteuil noir, qu'il pouvait pivoter dans tous les sens, même en arrière, pour regarder tous les écrans, et m'a invité à prendre place dans l'autre fauteuil, déserté par le collègue licencié pour raisons d'économie sur le dos de la misère. J'avais l'impression de prendre la place d'un fantôme, ce qui n'était pas loin de la vérité puisque le pauvre homme avait sombré dans l'alcoolisme après avoir perdu sa seule source de revenus. Aziz m'a regardé gravement avant de m'interroger :

- La jeune fille qui s'est offerte au feu purificateur pour le monde ?

J'ai acquiescé. Il a fermé les yeux et semblé entrer en prière pendant une minute ou deux, avant de me regarder à nouveau et de dire :

- C'est un grand malheur pour toi de l'avoir perdue, et un grand honneur de l'avoir connue – une âme qui éclaire notre temps. Et les deux, le malheur et l'honneur, par la volonté d'Allah, sont indissociables…

Je ne savais pas quoi répondre à cela. C'est un *bismillah* qui m'a échappé et il a souri :

- C'est cela, mon fils, *bismillah*… au nom de Dieu. Et si tu peux, va jusqu'à *hamdullah*... louange à Dieu. Car le Créateur sait ce qu'Il fait en te donnant pareille épreuve à vivre, et il en sortira du bon pour toi, et tous ceux que tu aimes...

Je n'étais pas convaincu mais ce n'était pas le moment d'entrer dans une discussion théologique. J'aimais qu'il m'appelle « mon fils », c'est la coutume chez nous : les oncles et les tantes nous considèrent comme leurs enfants. Nous avons parlé de choses et d'autres, c'est-à-dire de ma mère, de ma sœur, de mes études interrompues – je ne savais vraiment pas vers quoi me tourner. Il avait un bon mot pour chacune, se gardant de me donner un conseil non sollicité pour mon avenir. J'appréciais sa délicatesse. J'ai sorti ma thermos en lui disant que j'avais confectionné un thé un peu spécial dont je pensais qu'il l'aimerait. Il m'a regardé bizarrement. Ce n'était pourtant pas la première fois que je lui amenais du thé mais peut-être quelque chose dans mon attitude lui mettait-il la puce à l'oreille. Quand il a eu goûté ma préparation, il s'est exclamé que je l'avais gâté. Il a ri :

- C’est avec ce genre de mixture que le Vieux de la Montagne, Hassan i-Sabbâh, envoyait ses fidèles au Paradis ! Tu veux m’envoyer voir les *houris* ?

J’ai rougi et j’ai balbutié que non, puis je l’ai interrogé pour changer de sujet : le Vieux de la Montagne, qui était-ce ? Il m’a raconté alors l’histoire incroyable du seigneur d’Alamût, qui dirigeait la secte des Assassins – en fait, des Haschichins. Il faisait ingérer à ses recrues de grandes quantités de haschich avant de les introduire dans un jardin où ils goûtaient tous les délices qu’un musulman peut espérer trouver au Paradis d’Allah. Il s’assurait ainsi de leur loyauté qui était telle que, lorsque Marco Polo a visité Alamût, le Vieux a ordonné à plusieurs de ses serviteurs de se jeter dans le vide devant lui. Sous les yeux effarés de l’explorateur, les serviteurs se sont exécutés immédiatement, sans hésiter une seconde. Hassan a fait régner la terreur dans les cours européennes de l’époque car ses assassins ne se laissaient arrêter par rien pour tuer les princes qu’il leur avait désignés pour cibles. On raconte qu’il envoyait même des femmes qui s’enduisaient les lèvres de poison avant d’aller au lit avec leurs victimes. Aziz me fascinait toujours par sa culture. Il connaissait l’histoire de nos contrées moyen-orientales sur le bout des doigts, le Coran, la Bible et une infinité d’histoires, de poèmes...

Pendant qu’il parlait, je l’ai resservi en me gardant bien pour ma part de finir ma tasse. Je me suis souvenu de ce qu’il avait la réputation d’interpréter magistralement les rêves, alors je lui ai raconté le mien. Il m’a scruté pendant de longues secondes avant de dire :

- Mmmh ! Cet homme qui s’est penché sur toi, c’est Issa...

- Issa ?

- Oui. Yeshua A-Nosri. Jésus, le Nazara. Ton amie était chrétienne ?

- Je ne crois pas. Mais elle aimait beaucoup Jésus…

Il a semblé pensif un moment puis il a dit :

- Ton amie, elle a donné sa vie. Elle a suivi son exemple… Elle s’est donnée.

Cette idée ne m’avait jamais effleuré l’esprit. Il a ajouté doucement, l’air grave :

- Il y a bien d’autres façons de se donner que de mourir. Il vaut mieux vivre pour se donner…

J’ai acquiescé fortement de la tête. Il n’était pas question pour moi de mourir. Il a semblé rassuré et il a continué avec un sérieux que je lui voyais rarement :

- Ce n’est pas un rêve ordinaire. Issa t’a visité !

Il m'a laissé le temps de digérer cette information surprenante, puis il a affirmé en levant un index professoral :

- « J'ai semé du feu dans le monde et voilà que je le préserve, jusqu'à ce qu'il l'embrase » est une de ses paroles, recueillie dans l'évangile selon Thomas… le logion 10, je crois.

J'étais abasourdi. Pourquoi Jésus s'intéresserait-il à moi ? J'ai demandé à l'oncle :

- Et qu'est-ce que je fais avec ça, moi ?

Il a ri et il a fermé les yeux à nouveau, un long moment. Puis, quand il les a rouvert, il m'a fixé avec un sourire et il m'a assené :

- Tu pries… et tu fais ce que tu as à faire.

Je n'avais aucune idée de comment prier. Mes parents ne m'avaient jamais imposé les cours de religion. Mon père était un esprit libre, qui disait que la religion était une affaire de conscience, que je déciderais si je voulais être musulman quand je serai adulte. Ma mère était croyante mais elle n'osait pas aller contre son avis, ses méthodes d'éducation. Je ne savais pas prier, je ne connaissais rien pour ainsi dire à l'Islam, pas plus qu'à Jésus ou à Bouddha. Quant à faire ce que j'avais à faire, j'avais l'impression qu'il me passait un message là, comme s'il savait très bien ce que j'étais venu faire. Et il m'y encourageait.

Comme pour conclure notre discussion autour de ce rêve, il a déclaré après m'avoir considéré longuement :

- Ce feu, il te faudra le ramener à l'intérieur, de façon qu'il te cuise et te transforme ! Tu verras, le vrai nom de ce feu, c'est l'Amour...

Je n'ai rien dit. Amener le feu à l'intérieur. C'était peut-être cela au fond que l'Ange avait cherché à dire à Greta : « brûle ! »… en dedans. Elle l'avait compris de façon littérale mais il fallait peut-être l'entendre de façon symbolique. Cependant, pour ramener le feu à l'intérieur, il me fallait l'allumer à l'extérieur, me suis-je encore dit tandis que nous restions en silence un moment. Mon feu, je l'appelais « rage » mais au fond, Aziz avait raison, c'était de l'amour… et Greta avait mis le feu à ma vie en s'offrant aux flammes. J'ai changé de sujet.

Nous avons continué à échanger comme cela encore deux ou trois heures pendant lesquelles j'ai vidé consciencieusement ma thermos dans sa tasse, qu'il a vidée à chaque fois sans rechigner. Il ne lui échappait probablement pas que je versais à peine quelques gouttes à chaque tour dans la mienne. A un moment, j'ai voulu aller aux toilettes et quand je me suis levé, j'ai eu l'impression de flotter. Pourtant, j'avais à peine trempé mes lèvres dans le breuvage. Je me suis dis que j'allais devoir rassembler mes esprits pour assurer. Quand je suis revenu, il s'est levé à son tour. J'ai admiré l'assurance et la souplesse avec laquelle il s'est déplacé. Un effet de l'accoutumance, peut-être. J'ai pensé que j'allais sans doute m'endormir avant lui. Mais quand il est revenu, il s'est installé confortablement dans son

fauteuil qu'il a basculé en arrière en me disant qu'il allait faire un petit somme. Juste avant de fermer les yeux, il a ajouté :

- Fais ce que tu as à faire, mon fils, et ne t'inquiètes pas pour ton vieil oncle…

Et il s'est mis à ronfler derechef. Je ne voyais pas pourquoi je me serais inquiété pour lui. Je me suis levé et je suis allé aux toilettes où je me suis changé, pour revêtir une combinaison toute noire avec une cagoule. Alors, je me suis rappelé qu'il me fallait son passe magnétique pour appeler l'ascenseur et me rendre dans le parking souterrain où étaient entreposées les voitures. Je suis revenu dans la salle de contrôle et j'ai décroché sans difficulté le passe de sa ceinture, puis j'ai récupéré mon sac et je suis allé à l'ascenseur. Je suis descendu au dernier sous-sol. J'ai erré un moment parmi les véhicules flambant neufs avant de décider de m'arrêter près de ce qui me semblait être le centre de cet immense parking. J'ai ouvert mes bouteilles et j'ai répandu de l'essence sur toutes les voitures qui m'entouraient. J'ai voulu balancer ma revendication et j'ai alors ouvert mon téléphone pour me rendre compte que je n'avais pas de réseau. J'ai pesté. Et puis je me suis dis qu'il fallait que j'aille jusqu'au bout de mon geste – la revendication attendrait. Alors, j'ai gratté une allumette et j'ai enflammé une feuille de papier roulée que je tenais dans l'autre main, puis je l'ai jetée sur la voiture la plus proche. Le feu s'est répandu rapidement, mais il semblait à peine effleurer la surface de ces monstres de métal. Il a commencé à se propager à d'autres voitures cependant, pendant que je filmais la scène avec mon téléphone. Je psalmodiais, tandis que le brasier commençait à s'étendre :

« Burn, baby, burn… Pour Greta ! Pour Greta. Pour Greta... »

J'étais ivre, d'une ivresse brûlante. Je me suis mis à crier à m'en rompre la voix : « Pour Gretaaaa !... », conscient qu'elle symbolisait toute ma rage de vivre. Soudainement, les sirènes se sont mises à hurler en chœur avec moi. Une épaisse fumée noire envahissait le sous-sol si bien que j'ai bientôt battu en retraite en cherchant où était la sortie. J'ai eu du mal à la trouver. J'ai erré dans l'obscurité en toussant, plié en deux, m'éclairant avec la lampe de mon téléphone. Je me suis rendu compte que j'avais oublié mon sac de sport. Trop tard, je ne pouvais pas retourner le chercher. De toute façon, il n'en resterait que des cendres. Avant de pousser la porte coupe-feu qui conduisait à la sortie, je me suis retourné : d'autres voitures s'étaient enflammées, l'incendie était en bonne voie. J'ai cherché comment bloquer la porte pour qu'elle reste ouverte. Je n'ai trouvé qu'une solution : de la bloquer avec une de mes chaussures. Je suis reparti pieds nus. Il n'y avait plus d'électricité, seul l'éclairage de secours me permettait de distinguer encore quelque chose. L'ascenseur ne fonctionnait plus, je me suis rué dans l'escalier qui montait vers l'air libre, avec une terreur panique tout à coup de rester enfermé. C'est alors que j'ai pensé à Aziz : si l'entrepôt tout entier brûlait comme je l'espérais, il risquait de brûler vif, endormi dans son jus haschichin.

Quand je suis parvenu au rez-de-chaussée, j'ai fait le chemin inverse jusqu'à la salle de contrôle pour le réveiller et le faire sortir. Il n'était plus là. Une alarme stridente retentissait. Tous les écrans étaient noirs. L'angoisse m'a saisi : j'avais son passe magnétique, il ne pouvait pas sortir. Comment n'avais-je pas pensé à cela ? Je ne voulais pas la mort de mon oncle préféré, le seul qui me restait d'ailleurs. Il avait disparu. Au moins avais-je du réseau à

ce niveau. J'ai balancé ma vidéo tournée dans les sous-sols en feu sur le site de Youth4Earth en bypassant toutes les autorisations nécessaires, ce qui m'était facile puisque j'étais administrateur du système, pour la mettre en pole position sur la première page. J'y ai attaché un lien vers ma revendication, et j'ai envoyé celle-ci à tous mes contacts, en leur demandant de faire suivre. Puis je me suis dépêché de sortir de là. J'avais bien repéré le chemin et cela m'a été facile de revenir dans le hall. Mais là, j'ai aperçu des gyrophares derrière la porte vitrée. Il y avait un comité d'accueil qui m'attendait de l'autre côté. Alors j'ai reculé et j'ai cherché une autre issue en me courbant au ras du sol pour qu'ils ne distinguent pas mon ombre mouvante à l'intérieur de l'édifice...

Je me souvenais qu'Aziz m'avait emmené une fois dans le local technique où l'on rangeait poubelles, balais et produits d'entretien. Il y avait là un soupirail qui donnait sans doute sur l'extérieur. J'ai disposé une poubelle sous l'ouverture et je suis monté sur celle-ci. C'était une petite fenêtre par laquelle je me suis hissé, qui donnait sur un conduit dans lequel j'ai rampé, et j'ai enfin débouché sur l'extérieur. Il y avait beaucoup d'agitation près de la porte, et de la fumée qui sortait du bâtiment. J'entendais arriver des véhicules de pompier. Je me suis caché sous un buisson et j'ai attendu de longues minutes. J'entendais des craquements et parfois des explosions sourdes – c'était en train de tourner au feu d'artifice. Je jubilais. J'ai vu à un moment des flammes sortir par une autre fenêtre. Il fallait que je trouve le moyen de m'éloigner. J'ai rampé dans l'obscurité éclairée par la lueur des flammes, et j'ai réussi à gagner un groupe d'arbres non loin. De là, j'ai pu observer le spectacle. Il y avait six camions de pompiers qui arrosaient la façade et le toit, ainsi qu'une dizaine de voitures de police, et toute une agitation. Un type gesticulait, sans doute le proprio. Il était en train de tout perdre, c'est-à-dire qu'il s'énervait pour de l'argent qui partait en fumée. Un pauvre type ! J'ai entendu un vrombissement d'hélicoptère et j'ai pensé que les charognards de la télé étaient en train d'arriver. Ils allaient avoir de belles images, du spectacle à montrer : les flammes jaillissaient maintenant au-dessus du toit. J'aurais voulu pouvoir déployer une banderole.

J'ai regardé mon téléphone. Ma revendication était en train de faire le buzz sur les réseaux sociaux. Ma vidéo de l'incendie circulait elle aussi à vive allure et recevait des tonnes de cœurs, pour certains enflammés. Je l'avais postée trente minutes auparavant, et déjà, elle était devenue virale. « Pour Greta ! » était le nouveau mot d'ordre. Un peu partout, il commençait à y avoir des voitures et des poubelles qui brûlaient. Ma revendication était reprise, déclinée en plusieurs langues. En quelques mots, je disais qu'il fallait arrêter l'hémorragie suicidaire de la jeunesse, que ce n'était certainement pas ce que Greta, mon amie de cœur, aurait voulu. Elle avait voulu nous réveiller. Elle avait mis le feu à nos consciences. Nous allions mettre le feu au vieux monde, et une nouvelle vie en ressortirait, comme le phœnix ressort du brasier. Notre nuit allait être sans fin, jusqu'à ce que le vieux monde ait été réduit en cendres, et nous n'aurions plus jamais sommeil. Curieusement – était-ce le fait que j'offrais enfin une alternative à l'immolation de la jeunesse ? –, mon appel était répercuté jusque dans les média mainstream. Un commentateur ne cachait pas son soulagement : il valait mieux que les jeunes déversent leur rage, on saurait toujours comment gérer cela… plutôt que de les voir se jeter par les fenêtres. J'ai ressenti un profond malaise. Greta disait cela : à chaque fois que nous usons de violence, nous renforçons le système qui en prend prétexte pour utiliser plus de violence contre nous. Nous lançons des pierres, ils nous tirent dessus avec des fusils. Nous prenons des fusils, ils envoient des chars

d'assaut. Nous nous emparons des chars d'assaut, ils nous bombardent avec des missiles. Si jamais nous avions une chance de nous emparer de missiles, ils nous atomiseraient. Mais j'avais encore envie de croire qu'ils ne pourraient rien contre l'incendie s'il se généralisait. Des larmes me sont montées aux yeux et je lui ai parlé dans mon cœur :

- Tiens, ma Greta, voilà donc ce que j'avais à faire pour toi, pour te répondre. J'aurais aimé que tu vois cela…

C'est alors que j'ai basculé dans une rêverie, comment dire ?... plus dense que le réel. Plus lumineuse aussi. Nimbée de la même lumière tendre et douce que dans mon rêve. Les effets du haschich sans doute qui se faisaient sentir maintenant que la tension qui me portait jusque-là se relâchait enfin. C'était un peu comme si le rêve m'avait submergé, avait envahi momentanément ma réalité, et cela me donnait cependant en même temps l'impression tout à fait lucide – j'étais conscient de ce que je rêvais ! – qu'il m'était donné d'entrevoir l'envers des choses. Et dans ce rêve, Greta était penchée sur moi, qui était couché exactement au même endroit que dans la réalité ordinaire, sous un buisson au pied d'un arbre. L'arbre semblait respirer, m'envelopper dans une attention bienveillante. Greta était « en-haut », un en-haut qui me paraissait indéfinissable et cependant tout proche, et elle se penchait sur moi avec un sourire amusé. Son beau visage était intact, avec une peau cuivrée et légèrement dorée que je ne lui connaissais pas. Elle secouait gentiment la tête en me disant dans un murmure qui semblait sourdre en moi comme une rivière qui remonte des profondeurs souterraines :

- Tu n'as pas encore compris, Sayed… Tu n'y es pas, ce n'est pas encore cela. Le feu, le feu…

Ses mots semblaient se perdre, s'éloigner. J'ai déchiffré sur ses lèvres : « amène-le en dedans, en dedans... », et je me suis fait la réflexion que c'était moi qui était sourd à ce qu'elle cherchait à me dire, qui m'enveloppait dans ce voile de surdité. Cela a été comme si ce dernier avait été soudain déchiré, et j'ai entendu distinctement, avec force : « en dedans ! ». Puis elle s'est reculée en me regardant avec tendresse, l'air satisfaite de ce que je sois parvenue à l'entendre, et elle s'est penchée à nouveau sur moi, cette fois pour m'embrasser – je ne saurais dire où : dans mon cou, sur ma tête, sur mes lèvres peut-être, ou plus sûrement, dans mon cœur qui s'est embrasé. J'ai vu clairement une flamme jaillir là, au centre de mon être. C'était une flamme inextinguible. Et j'ai entendu encore la voix de Greta résonner en moi comme si j'étais devenu une pièce vaste où ses mots trouvaient un écho :

- Aime-moi, Sayed, aime-moi par-delà la mort, car l'amour est la seule chose qui dépasse la mort…

J'ai eu envie alors de lui jurer un amour éternel, de lui promettre qu'il n'y aurait qu'elle dans ma vie, et j'ai entendu son rire cristallin qui m'a traversé :

- Je ne suis que l'étoupe, Sayed, le combustible. Ne confonds pas le bois qui brûle avec le feu. Je suis partout, dans toutes les femmes, dans le cœur de tous les hommes ! Aime-moi

dans toutes tes amoureuses, sans oublier de les aimer, elles… Aime-moi dans ta vie, Sayed, parce que je suis la Vie…

J'étais saisi, secoué. Elle ne m'a pas laissé le temps de me ressaisir. Elle a commencé à s'éloigner, se retirer. J'aurais voulu la retenir mais cela m'était impossible. Je suis revenu à la noirceur de la nuit dans laquelle je me blottissais sous un buisson qui respirait de concert avec moi, avec ces derniers mots qui vibraient encore :

- Je t'aime, Sayed. Notre amour est inscrit dans l'Éternité, c'est la seule chose qui ne meure pas. Et rappelle-toi, rappelle-toi…

J'ai eu l'impression qu'elle faisait un effort inimaginable pour me lancer juste avant de disparaître, comme avalée par l'obscurité :

- L'Amour est le seul feu qui peut transformer le monde !

J'étais sonné, un peu perdu. Quelques notes de musique ont résonné encore dans mon ciel intérieur. J'ai reconnu les premières mesures de *Light my fire*, des Doors, que nous chantions parfois à tue-tête ensemble. Ô saint Jim Morrison, éclairez ma route ! J'ai murmuré tout doucement « *Come on, baby, light my fire / Try to set the night on fire...* » et j'ai éclaté silencieusement d'un rire un peu dément. Je planais, et cependant je sentais plus distinctement que jamais mon corps en éveil dans toutes ses sensations. Les odeurs en particulier, de la terre humide et des végétaux en décomposition, et de la merde des chiens qui étaient venus faire leurs besoins au pied de mon arbre, étaient prégnantes. La terre sous moi était froide et l'atmosphère humide ; cette froideur contrastait avec la chaleur que je ressentais à l'intérieur. Une chaleur douce, comme si j'étais réchauffé par une fournaise en dedans.

J'ai tenté de rassembler mes esprits – expression qui ne m'a jamais semblé plus appropriée qu'en ce moment. Une hilarité m'est venue en y pensant : j'étais en train de ramasser les morceaux épars de mon esprit, qui avait explosé. Et cependant, je revenais bien à moi. J'étais bien moi, et pas un autre. J'ai rigolé encore en songeant à une de ces histoires dont raffolait Aziz, où le Mollah Nasreddine se voir sommé de prouver son identité, et sort un miroir de sa poche dans lequel il se contemple avant d'affirmer « c'est bien moi ». Et puis j'ai essayé de penser donc à ce qui venait de m'arriver, à ce que Greta venait de me dire. J'étais bien certain que c'était elle, et pas un rêve, mais qu'est-ce qui empêchait qu'elle soit un rêve, elle-même ? Le rêve de ma vie. Sérieux, j'ai dû chercher « étoupe » dans le dictionnaire plus tard pour comprendre – où est-ce qu'elle allait chercher ça ? Déjà de son vivant, elle avait du vocabulaire, Greta. Je n'aurais pas pu l'inventer, ce mot. Elle n'était que l'allume-feu, me disait-elle. Et quand elle m'a parlé de mes amoureuses, j'ai vu le visage éploré de Myriam qui me regardait avec des yeux lumineux, un sourire timide. Me disait-elle d'aimer Myriam ? J'en serais capable…

C'est à ce moment-là qu'ils me sont tombés dessus. Deux officiers de police. Un homme et une femme. Ils savaient où j'étais au mètre près. L'homme m'a poussé un peu du bout de sa botte dans le dos et je me suis retourné vivement. Il tenait une lampe et des menottes. La

femme était un peu en retrait. Elle tenait une matraque électrique. J'ai compris tout de suite qu'il était inutile que j'oppose une quelconque résistance, et j'ai dit « ça va, ça va... » en tendant mes mains ouvertes vers eux. Plus tard, ils m'ont dit : « dès qu'on a su que c'était toi, on a juste interrogé le GPS – ton téléphone contient une balise géo-localisable, tu sais ? » Ils ont été gentils avec moi. Pas de brutalités. J'avais même l'impression qu'ils me montraient un certain respect. Quand j'ai été présenté à la juge dans la soirée, j'ai assumé. Et j'ai dit que je recommencerai sans hésiter si je sors, car je veux juste voir ce putain de monde brûler. Je ne le pensais plus mais je me disais que c'était une bonne idée de passer quelques temps en prison. Je serai mieux "en dedans" pour quelques années, le temps de revenir à moi-même. Je n'en apprécierai que plus la liberté quand je la retrouverai. La juge m'a interrogé et m'a écouté en hochant souvent la tête, puis elle a conclu qu'il serait retenu en ma faveur que je demandais, dans ma revendication, que l'on veille à ne blesser personne autant que possible. Cela a précipité une question dans ma bouche :

- Et mon oncle Aziz Al-Wadiya, qu'est-il devenu ? Il n'y est pour rien. Je l'ai drogué…

- Votre oncle s'en est sorti. Il va bien...

J'ai demandé encore :

- Comment a-t-il fait pour sortir ? J'avais son passe...

- Il avait un second passe dans ses tiroirs.

Ah ! Le passe du collègue absent. Décidément, qui ou quoi que ce soit qui arrange les éléments du décor en arrière du cinéma de nos existences, il faisait bien les choses. J'ai poussé un soupir de soulagement. Elle a continué :

- Cependant, quoique vous nous en disiez, nous étudions la possibilité de sa complicité…

Mon oncle Aziz, complice ? J'ai eu envie de rire mais je n'en ai rien montré. J'ai pensé que si tel était le cas, cela voudrait dire que Dieu lui-même était complice dans le grand incendie que nous, la jeunesse, étions en train d'allumer dans le monde. Et qu'est-ce qui pourrait défaire l'Empire qui n'a jamais pris fin sinon Dieu ? J'avais fait ce que j'avais à faire. Mon avocat commis d'office, un homme dans la quarantaine qui me regardait avec des yeux écarquillés, m'a appris que la vague suicidaire avait décru drastiquement depuis que ma vidéo avait commencé à circuler. Il m'a laissé regarder son téléphone car j'étais privé du mien pour ne pas pouvoir communiquer avec l'extérieur. J'étais considéré en effet comme un dangereux leader, tout auréolé de l'image du petit ami de Greta – cela m'a fait mal pour Niels. C'était à mon tour de profiter de l'exposition médiatique à laquelle le nom de la Fille Tonnerre restait associé pour faire passer mon message. Et il était entendu : partout sur la planète, des voitures, des banques, des usines et des entrepôts brûlaient. Des jeunes se ruaient à l'assaut des bâtiments publics en hurlant « pour Greta !... », et quand ils s'en emparaient, ils en faisaient des lieux de fête. De moins jeunes les rejoignaient dans la rue et les ravitaillaient quand ils établissaient des campements. Les forces de police étaient débordées et souvent presque complaisantes. L'opinion publique réprouvait toute violence

envers la jeunesse. Le feu de la transformation était en train de gagner toute la planète. Mais je comprenais que même si l'incendie réduisait tout l'ancien monde en cendres, il allait nous falloir inventer une autre sorte d'énergie pour nous bâtir un avenir viable, faire tourner la planète dans le bon sens. C'était maintenant une évidence qui prenait forme du sourire lumineux de Greta en moi : seule une torche d'amour changerait le monde en mieux.

J'allais avoir du temps désormais pour méditer avec les paroles de mon oncle sur la nécessité de ramener le feu en moi. C'était ce feu-là – j'entendais encore les mots de Greta résonner – qui seul pourrait vraiment renouveler le monde, le purifier. L'incendie des cœurs. Je pressentais que j'avais beaucoup à apprendre à propos de ce feu. J'allais m'employer à, le propager, puisqu'il avait pris en moi par la grâce de l'amour de Greta. Peut-être allais-je aussi apprendre à prier, comme l'oncle Aziz m'y invitait. Mais prier pour quoi donc ? J'avais l'impression d'entendre le vieux soufi rire en moi. C'était évident, j'avais de ces questions. J'allais prier pour que le feu intérieur brûle en moi et me transforme, m'éclaire en-dedans… et pour que la Paix me vienne. Enfin. J'avais envie de pouvoir proposer quelque chose aux jeunes quand je sortirai de prison – saurai-je incarner une voie pour traverser le désert brûlant qui s'ouvrait devant ma génération et celles qui allaient suivre ? Je n'allais pas me prendre pour Moïse en quête de la Terre Promise, ai-je rigolé en dedans. Non, il me suffirait déjà de vivre simplement en accord avec cet amour qui me paraissait désormais comme la seule chose qui pouvait nous sauver, à commencer par moi. J'allais écrire, car je croyais au pouvoir des histoires et de la poésie pour transformer les cœurs. Et je me suis mis à imaginer emmener des adolescents dans la nature, peut-être dans la montagne ou le désert, car finalement, sans doute n'y avait-il que la beauté de la nature pour nous enseigner la juste façon de vivre sur cette planète. C'était un projet, un début d'avenir qui, étrangement, germait en moi au moment même où j'avais tout perdu...

Quand ils m'ont emmené, au moment d'embarquer dans le fourgon qui m'a conduit au dépôt où j'ai passé la nuit, j'ai remarqué un attroupement à l'entrée de l'Hôtel de Police. Au premier rang de celui-ci, il y avait Myriam, emmitouflée dans son gros manteau d'hiver, qui semblait tendue anxieusement dans l'espoir de m'apercevoir. Elle était décidément bien jolie. Je lui ai adressée un sourire et lui ai envoyée une bise du bout des lèvres en ramenant mes mains menottées sur ma poitrine. Elle m'a souri en retour, portant ses mains sur son cœur. Elle était radieuse, et n'en était que plus jolie encore. J'étais conscient que sa présence était un cadeau inestimable que j'acceptais désormais de recevoir. Elle, par sa seule existence, me donnerait envie de sortir de prison, de sortir de la nuit pour revenir au jour de la vie.

* * *

Ceux qui du feu de l'amour brûlent,
Tout leur corps devient lumière.
Ce feu n'est pas semblable au feu,
Aucune flamme n'en surgit.

Yunus Emré.

Décembre 2023, jean.gagliardi@gmail.com